

L'OISEAU DU DÉSERT

(Suite)

— Ecoutez ! dit Richard en désignant la partie du bois où l'incendie sévissait avec le plus de fureur, n'entendez-vous pas une voix humaine de ce côté ?

On prêta l'oreille ; en effet, à moins de vingt pas de là, derrière un rideau de flammes, s'élevait une voix qui disait, tantôt en anglais, tantôt en espagnol, mais avec l'accent d'une profonde terreur :

— Au secours !... me laissera-t-on brûler tout vivant ? Je ne puis bouger, et voilà que le feu me gagne... que le démon déchire celui qui m'a ainsi blessé !... Camarades, venez à mon aide !... gentlemen volontaires, par ici ! Jugez-moi, condamnez-moi, mais épargnez-moi cet affreux supplice... Voici la flamme... alerte !... au secours !... Notre Dame, saint Jacques, ayez pitié de moi !... Que l'enfer confonde !...

Puis les sons devinrent indistincts.

— C'est don Fernandez que nous avons laissé gravement blessé dans une clairière du bois, dit Richard.

— Oui c'est Fernandez, répliqua Martigny d'un ton solennel, et, comme je le lui ai prédit, il récolte ce qu'il a semé... Deux fois il a allumé un incendie où Brissot et moi nous devions périr ; nous échapperons encore cette fois peut-être, et lui périt dans les flammes destinées à nous dévorer.

— Qui sait, dit le négociant, si nous n'aurons pas le même sort ? Aussi maintenant que ce malheureux va paraître devant Dieu, j'oublie ses torts envers moi et je les lui pardonne !

Quoique ces paroles eussent été prononcées assez bas, quelques sons en étaient sans doute parvenus jusqu'à Fernandez, car il reprit d'une voix de plus en plus déchirante et saccadée :

— Où êtes vous donc, vous qui parlez ?... Au secours ! vite, au secours !... Je brûle, je brûle, je brûle !... oh ! que je souffre !... Que le diable vous étrangle ! vous arrivez trop tard... Je sens... ah !...

Et l'on n'entendit plus rien.

— Il est mort, dit Richard.

— Et sa mort, ajouta le vicomte, va peut-être devenir pour nous une cause de salut... Les guides, d'après la position de Fernandez blessé et incapable de se mouvoir sont enfin parvenus à s'orienter... Les voilà qui cherchent un passage dans l'incendie, et, Dieu me pardonne ! on dirait qu'ils l'ont trouvé !

En effet, Tête de-Crin et Nez-Percé paraissaient maintenant se rendre compte exactement de la direction qu'ils devaient prendre, et avec la rapidité de décision qu'exigeaient les circonstances, ils appelèrent auprès d'eux le reste de la troupe. A peine les Européens eurent ils vu quelle terrible région il s'agissait de traverser, que les plus hardis, encore cette fois, demeurèrent terrifiés.

La flamme, en effet, venait de passer sur cette partie du bois, mais elle s'était bornée à dévorer rapidement les feuilles et les branches légères, sans s'attaquer aux troncs et aux grosses branches qui lui auraient fourni un aliment plus durable. Or les voyageurs devaient s'engager au milieu de ces arbres fumants, aux rameaux carbonisés et dont plusieurs brûlaient encore en entier, à travers des monceaux de cendres perfides et sous une pluie de braises.

Il fallut pourtant s'y résoudre. D'abord on avançait sans trop de peine, bien qu'on eût encore à faire de continus circuits pour éviter des massifs enflammés dont la chaleur, même à distance, était intolérable. Mais bientôt les difficultés se multiplièrent ; souvent on ne voyait plus à se conduire ; on était aveuglé par la fumée, la respiration était pénible et oppressée. A

un certain moment, le danger devint plus grand encore.

On traversait un terrain bas et encombré de plantes vertes qui, à demi consumées, répandaient une fumée extrêmement noire et compacte ; cette fumée empruntait aussi sans doute aux herbes dont elles s'exhalait certaines propriétés malfaisantes, car elle était accompagnée d'une odeur âcre, nauséabonde, qui causait le vertige. Les voyageurs déjà si cruellement éprouvés par les fatigues et la souffrance, ne tardèrent pas à ressentir son influence funeste. Une toux douloureuse secouait leur poitrine ; leurs traits étaient livides, leurs tempes battaient avec violence ; ils se sentaient pris d'un insurmontable abattement. Il importait donc de sortir au plus vite de cette atmosphère empestée, sinon leur mort à tous était certaine ; mais on eut dit que le ciel les avait condamnés. Les guides eux-mêmes perdirent la tête, hésitèrent un moment et finirent par demeurer immobiles encore une fois.

Cette nouvelle halte fut fatale à presque tous les assistants. Brissot tomba mourant sur une couche de cendres ; Rachel ne tarda pas à tomber elle-même en entraînant Martigny, et aucun d'eux ne semblait plus capable de se relever. Seul, Richard Denison restait debout, chargé de la pauvre Clara ; mais évidemment il faisait des efforts surhumains pour ne pas succomber à son tour, et les tourbillons empoisonnés ne pouvaient manquer d'avoir aussi raison de lui et de son courage.

Nous ne saurions dire lequel des assistants dans ce moment terrible poussa des cris de détresse ; mais quel qu'il fût, celui-là obéissait à l'instinct de la vie plutôt qu'à l'espoir d'être secouru. Néanmoins, à peine ces cris se furent ils élevés au-dessus des mugissements de l'incendie, que d'autres cris leur répondirent à quelque distance, en même temps que des coups de fusils destinés sans doute à servir de signaux.

Aussitôt Tête de-Crin et Nez-Percé parurent se ranimer. Ils se redressèrent en poussant des clameurs sauvages ; puis, sans songer à prévenir autrement ceux qu'ils s'étaient chargés de conduire, ils s'élançèrent en avant et disparurent dans la fumée.

Richard ne s'inquiéta pas de cette désertion.

— Par ici, mes amis, cria-t-il à ses compagnons, par ici tous !... nous sommes sauvés !

Cet appel fut inutile ; Rachel et Martigny étaient sans connaissance ; Brissot étendu sur le sol ne manifestait son existence que par de faibles gémissements. Que pouvait Richard en leur faveur quand lui-même, suffoqué par ces vapeurs meurtrières, couvert de brûlures, écrasé par le poids léger de la jeune fille évanouie, sentait la force près de lui manquer ? Après de rapides réflexions, il lui sembla que le plus pressé était de sauver Clara, puis il reviendrait pour essayer de sauver les autres ou pour périr avec eux.

Cette résolution prise, il courut dans la direction où des voix nombreuses et des coups de fusil continuaient de se faire entendre. Aucun obstacle ne l'arrêtait plus ; il perça droit devant lui, à travers les flammes et la fumée. Malgré la rapidité de sa course, il se croyait encore loin du salut, quand au sortir du nuage qui l'enveloppait, un spectacle aussi merveilleux qu'inattendu vint tout à coup frapper ses regards.

Il se trouvait dans une de ces clairières sablonneuses dont est parsemé le Maaly-Scrub. L'incendie n'avait atteint qu'un côté des bois, celui-là précisément d'où venait de déboucher Richard ; le reste de la forêt semblait aussi calme que d'habitude. Un brillant soleil éclairait l'espace découvert ; l'air y était pur et frais. Une troupe nombreuse occupait la clairière et formait des groupes animés ; c'étaient les volontaires et la garde noire, au milieu desquels on remarquait

deux ou trois prisonniers, soigneusement garrottés. En arrière, en voyait plusieurs chevaux qui pouvaient servir à transporter les malades ou les blessés jusqu'à l'habitation la plus voisine. Soldats et volontaires s'inquiétaient depuis longtemps de l'absence des chefs de l'expédition, et au moment où Denison parut, des hurras joyeux éclatèrent autour de lui.

Richard, après avoir déposé son fardeau sur le gazon, resta comme un moment enivré par l'éclat subit de la lumière, par cet air vivifiant qui venait rafraîchir sa poitrine haletante. Mais une courte pause suffit pour lui rendre sa présence d'esprit. Bientôt il s'écria en anglais avec un accent chaleureux :

— Allons ! gentlemen, plusieurs personnes sont encore en danger de mort à quelques pas d'ici... que tous les hommes de cœur se joignent à moi !

Et sans même s'assurer s'il était suivi, il rentra impétueusement dans la partie incendiée du Maaly-Scrub.

Plusieurs, parmi les volontaires et les noirs voulurent en effet l'accompagner ; mais les uns s'arrêtèrent sur la lisière même du taillis, repoussés par les exhalaisons méphitiques qui en sortaient comme d'une souffrière en ignition ; les autres purent seulement faire quelques pas au milieu des ténèbres, et craignant de s'égarer sans résultat utile, se hâtèrent de rebrousser chemin. Toutefois ceux qui étaient restés dans la clairière s'avisèrent d'une précaution très sage ; c'était de pousser continuellement des cris pour guider le brave et généreux Richard dans sa marche aventureuse.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi ; l'incendie redoublait de violence et les flammes commençaient à succéder de toutes parts à la fumée. On désespérait presque de revoir jamais le jeune magistrat, quand il se montra enfin, courbé sous le poids de Brissot. Ceux qui éprouvèrent son retour, reçurent dans leurs bras le malheureux négociant et le déposèrent à côté de sa fille. Quant à Richard, après avoir aspiré une longue bouffée d'air pur, il voulut rentrer dans le bois. On essaya encore, mais inutilement, de le retenir.

— Et cette pauvre miss Owens ! répliqua-t-il ; et ce brave Français, M. de Martigny, les laisserons-nous périr ?

Avant qu'on eût pu s'y opposer, il se jeta de nouveau au milieu des arbres enflammés.

Cette fois encore, plusieurs volontaires tentèrent de le suivre ; mais ils ne tardèrent pas à perdre sa trace et il ne répondit pas à leur appel. Conduit par une sorte d'instinct, il se dirigea vers l'endroit où il espérait trouver Rachel et le vicomte. Peut-être dans ce chaos eût-il passé près d'eux sans les voir, quand une forme humaine se dressa devant un buisson enflammé. C'était Martigny, qui, ranimé par la douleur ou par la conscience du péril, était parvenu à se remettre sur pied et s'efforçait de relever miss Owens toujours évanouie. Quoiqu'il ne pût y réussir, le vicomte ne voulait pas abandonner la pauvre Rachel ; Denison haletant, tout en sueur, les cheveux et les sourcils brûlés, courut à eux :

— Laissez-moi le soin de miss Rachel, dit-il d'une voix brève ; vous, appuyez-vous sur moi.

Il s'empara de la jeune Anglaise qui, pour cette fois, n'eut pas même la force de pousser son *shoking* ordinaire, et l'emporta dans ses bras.

Le premier sentiment de Martigny avait été de repousser avec dépit la proposition généreuse de son rival.

— Je marcherai bien seul, balbutia-t-il avec colère ; assez d'autres déjà vous doivent la vie.

Cependant, il dut s'apercevoir bientôt qu'il avait trop compté sur lui-même. La défaillance revint, ses jambes se débordèrent sous lui et machinalement il se cramponna aux vêtements de Denison. Celui-ci n'en continua pas moins d'avancer ; mais ainsi chargé d'un double fardeau, ses mouvements se ralentissaient, sa vigueur s'épuisait. Il se traîna quelques pas encore ; mais enfin la nature fut vaincue et il tomba avec ceux qu'il avait voulu sauver en poussant un cri de désespoir.